

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Rosa; Une sœur de Picciola.
VARIÉTÉS : Les îles flottantes; Les animaux antédiluviens.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

ROSA.

1. La petite fille abandonnée.

Près d'une jolie ville du département de Loir-et-Cher habitait une veuve, Mme Delval, que son extrême bienveillance et la bonté de son cœur rendaient estimable et chère à tout le monde.

Un matin qu'elle se promenait à travers ses prés, suivie de sa vieille et fidèle femme de chambre, elle aperçut avec surprise une petite fille à peine couverte de misérables haillons, âgée de quatre ans au plus, et dormant sur l'herbe, entourée de brebis et d'agneaux que son sommeil encourageait à venir lui caresser la figure.

« Cela est étrange, dit la dame en regardant de côté et d'autre; je ne vois personne à qui cette enfant puisse appartenir; il est possible que quelque mère dénaturée l'ait abandonnée pour la laisser périr ici. Innocente et délaissée, elle a des droits à ma pitié. Nous l'emmènerons à la maison, Annette, » ajouta-t-elle en prenant la petite main hâlée par le soleil que l'enfant tenait croisée sur son sein.

La pauvre petite s'éveilla, et, levant les yeux sur Mme Delval, elle lui adressa un regard si triste et si

suppliant qu'il redoubla l'envie qu'elle avait de la protéger. Elle voulut l'emmener sur l'heure, mais l'enfant paraissait avoir été si maltraitée, qu'à peine osait-elle parler ou remuer. On en eut la certitude lorsqu'on lui ôta ses vêtements, car son pauvre petit corps était couvert de meurtrissures qui parurent être l'effet de coups très-violents qu'elle avait reçus; et quand on lui en demanda la cause, quoiqu'elle eût de la peine à parler, elle répondit que sa mère l'avait battue.

Mme Delval, après avoir exprimé son horreur pour une pareille barbarie, dit à l'enfant :

« Quel est ton nom, ma petite? »

— Souillonnette, madame.

— Pauvre innocente! répliqua Mme Delval, je suis persuadée que ce vilain nom lui aura été donné par les misérables qui l'ont abandonnée; je veux l'appeler Rosa, et j'espère qu'en peu de temps sa figure répondra à ce nom. »

Mme Delval avait raison; des aliments sains, de bons traitements, apportèrent un changement remarquable dans les traits de Rosa. La tendresse de sa bienfaitrice et la bonté de tous ceux qui l'entouraient bannirent même en peu de jours sa crainte et sa réserve, et Mme Delval parut très-contente de sa pupille. L'obéissance et la douceur des enfants et surtout le respect qu'ils montrent pour leurs supérieurs et pour les personnes âgées ne manquent jamais de les faire aimer. Rosa pouvait ser-

vir d'exemple de cette vérité. Les domestiques l'idolâtraient et ne murmuraient jamais pour lui rendre tous



Elle aperçut une petite fille.... (Page 321, col. 1.)

les petits services qui dépendaient d'eux : si elle eût été indocile ou méchante, ils n'auraient obéi que de mauvaise grâce, en ce qui la concernait, aux ordres de leur maîtresse, et n'auraient jamais manqué de lui rappeler la situation dont sa bienfaitrice l'avait tirée.

Mme Delval s'attacha tellement à cette aimable enfant qu'elle lui permit de l'appeler sa maman, elle la traita comme sa fille et n'épargna aucuns soins pour l'instruire et pour cultiver son esprit.

II. L'ânesse.

Il y avait quatre ans que la petite Rosa était avec sa bienfaitrice, à qui elle devenait de plus en plus chère, lorsqu'un matin, en récompense de sa docilité et de son application au travail, Mme Delval lui fit présent de dix francs pour acheter une poupée qu'elle avait vue à l'étalage d'un bimbolotier dans la ville voisine, et dont elle désirait ardemment la possession.

Enchantée de ce présent, Rosa sortit sous la conduite de la femme de chambre pour faire son emplette. Tout le long du chemin elle parlait à Annette des beaux habits dont elle prétendait orner sa nouvelle favorite. Elle arrive à la ville; déjà elle apercevait la boutique, le joujou désiré était étalé sur le devant de la croisée, il n'y avait plus entre cet objet et Rosa que la largeur de la rue.

« Voyez, ma chère Annette, dit la petite fille en sautant de joie, quelle charmante poupée! quels beaux yeux bleus! je serai la plus heureuse fille de la terre quand je l'aurai. »

Une foule de personnes rassemblées au milieu de la rue empêchait Rosa et sa conductrice de la traverser. Impatentée d'abord de ce retard, Rosa parut ensuite oublier son projet d'emplette pour écouter ce qu'on disait dans cette foule.

« Vous êtes un misérable, un barbare, disait une vieille femme à un vilain rustre qui paraissait être la principale cause de ce rassemblement; un brave homme a pitié des animaux qui le servent, et vous devriez avoir honte de votre conduite; nous le savons tous, cette pauvre bête porte pour vous tous les jours depuis six ans des fardeaux au-dessus de ses forces, et aujourd'hui, non content de la charger jusqu'à lui rompre l'échine, vous la battez au point qu'elle ne peut plus se remuer.

— Oui, oui, dit le villageois en ricanant, vous avez raison, la mère, il y a six ans que je l'ai; je l'ai achetée à Jacques Lebrun et payée dix francs; ainsi elle est à moi et j'ai le droit de la battre quand elle est têtue; je vous en ferais autant à vous si vous m'apparteniez. »

Cette grossière plaisanterie fit rire la multitude, et l'homme recommença de battre la pauvre ânesse qui, accablée de fatigue, était étendue à terre, hors d'état de continuer sa route.

Le mouvement du bâton que ce rustre tenait à la main et la violence avec laquelle il frappait ce pauvre animal avaient un peu écarté la foule; Rosa aperçut alors l'ânesse et oublia tout à fait sa poupée.

« Oh! Annette, dit-elle les yeux humides de larmes, je ne croyais pas qu'il y eût dans le monde un homme aussi méchant; voyez comme la pauvre bête souffre. Combien je voudrais que ma chère maman fût ici! il n'oserait pas agir ainsi devant elle.

— Probablement non, répondit Annette; mais s'il était, pour le moment, obligé de se contenir, il frapperait encore davantage la pauvre bête quand il en trouverait l'occasion. »

Un des assistants dit alors au maître de l'ânesse :

« Si vous ne la déchargez pas sur-le-champ, elle mourra, ses forces sont épuisées; vous savez, Jean, qu'elle vous a rendu de bons services; elle vous en rendrait encore si vous la laissiez reposer et la traitiez bien pendant quelque temps.

— Je ne veux ni la nourrir ni la garder, dit le brutal; elle ne vaut plus que le prix de sa peau et je la vendrai à quelqu'un pour une pièce de cinq francs.

— Oh! Annette, s'écria Rosa, laissez-moi l'acheter, j'en crois pas que maman le trouve mauvais; on pourra mettre la pauvre bête dans le verger ou dans la prairie.

— Si vous dépensez cinq francs pour l'ânesse, répondit Annette, vous ne pourrez plus acheter la poupée que vous désiriez si fort tout à l'heure.

— Oh! je ne pense plus à la poupée, reprit Rosa; elle est très-jolie, je le sais, ajouta-t-elle en jetant un regard de l'autre côté de la rue; mais elle ne souffre pas, elle, comme la pauvre ânesse que ce malheureux va assommer si vous ne me permettez pas de l'acheter. »

Annette jugea bien que sa maîtresse ne pourrait être que satisfaite de ce trait de Rosa, et s'adressant au conducteur de l'animal :

« Il y a ici, lui dit-elle, une jeune demoiselle qui vous offre les cinq francs que vous demandez; déchargez l'ânesse, et nous prendrons quelqu'un pour l'emmener avec nous. »

Surpris d'une offre qu'il n'attendait pas et peut-être fâché de voir qu'on lui enlevait sa victime, Jean regarda Annette et Rosa avec attention et répondit :

« Je vous remercie, madame, je plaisantais; la bête est forte et n'a besoin que d'être un peu poussée pour faire sa besogne. Je ne la donnerais pas pour moins de dix francs qu'elle me coûte, et encore est-ce bon marché, car j'ai eu de la peine à l'élever; et quoiqu'elle ne veuille pas marcher à présent, deux ou trois coups de mon bâton la rendront aussi leste qu'un lévrier. »

Tout en disant ces mots, il s'appretait à la frapper encore; Rosa poussa un cri involontaire; puis, avec la permission d'Annette, elle s'avança et mit les dix francs dans la main du maître de l'ânesse. Annette dit à cet homme :

« Voici les dix francs, déchargez cette pauvre bête; vous avez à présent le double de ce que vous demandiez d'abord, et vous devez être satisfait. »

Le conducteur, qui regardait dix francs comme un prix exorbitant pour une ânesse hors de service, prit l'argent avec un sourire qui marquait son mépris pour la crédulité de ces personnes compatissantes.

« Mesdames, leur dit-il, où désirez-vous la mener? Si vous voulez me donner une étrenne, je la conduirai chez vous.

— Bien des grâces, reprit Annette, ne vous inquiétez plus d'elle, » et faisant signe à un enfant qui était dans la foule, elle lui dit de conduire l'ânesse, qui, débarrassée de sa charge, se releva et le suivit.

La pauvre bête marchait lentement, mais Rosa ne la perdait pas de vue; elle prit en sautant de joie le chemin de la maison, sans regarder la poupée et parfaitement satisfaite de son acquisition.

III. Maladie et guérison.

Au moment où Rosa rentrait à la maison, Mme Delval était occupée dans sa cour à arroser quelques fleurs dont elle prenait un soin particulier.

« Eh bien ! mon amour, dit-elle à Rosa, tu parais bien contente ; où est donc ta poupée ? »

— Maman, dit Rosa, je ne l'ai point achetée ; j'ai donné l'argent pour une pauvre vieille ânesse, que, sans nous, un méchant homme aurait assommée, car il la battait si fort, que je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Cela m'a fait oublier la poupée ; Annette a été assez bonne pour me la laisser acheter. J'espère que cela ne vous mécontentera pas ; j'ai pensé que vous me permettriez de la mettre dans le verger. »

Mme Delval après avoir tranquilisé Rosa, en lui témoignant qu'elle n'était nullement mécontente, demanda de plus grands détails à la femme de chambre ; ils enchantèrent la bonne dame.

« Ma chère Rosa, lui dit-elle, tu m'as fait grand plaisir, en me donnant la preuve que dans ton cœur l'humanité l'emporte sur l'amour du plaisir. Les enfants qui n'éprouvent point de compassion pour les souffrances d'un animal inoffensif, seront capables, dans la suite de voir également sans pitié les maux de leurs semblables. Ta pauvre bête ira paître dans mon verger, où il y a toujours beaucoup d'herbe. »

Le repos et l'abondance produisirent bientôt les effets accoutumés : la pauvre ânesse engraisa en peu de temps, et devint tellement familière, qu'elle suivait Rosa. Souvent sa petite bienfaitrice, à l'aide d'un banc, montait sur son dos, et se promenait ainsi autour des prés ; exercice qui la divertissait beaucoup, et qui amusait Mme Delval, parce que l'enfant ne courait aucun risque ; car toutes les fois qu'elle tombait, c'était sur le gazon, et l'ânesse s'arrêtait toujours, pour lui laisser le temps de remonter.

Rosa avait atteint sa dixième année, quand Mme Delval, dans une de ses visites charitables chez les indigents, contracta une fièvre maligne dont les accès furent d'une extrême violence.

Personne n'était aussi constamment à ses côtés que Rosa ; personne n'était aussi prompt à interpréter ses ordres ; ses pieds n'étaient pas assez légers pour courir les exécuter ; si, dans les intervalles de ses souffrances Mme Delval dormait, la timide Rosa osait à peine respirer, dans la crainte de la réveiller.

A la fin, la violence du mal s'affaiblit, mais elle fit place à une extrême langueur, dont le médecin craignait les plus fâcheuses conséquences. Le docteur, qui redoutait la consommation, ordonna le lait d'ânesse, comme le remède le plus salutaire. Huit jours auparavant, à la grande joie de Rosa, sa favorite Jenny (c'est ainsi qu'elle nommait l'ânesse) venait de mettre bas.

Le médecin voulut goûter du lait de Jenny ; il le trouva excellent, et bien supérieur à tout autre qu'on eût pu employer.

Rosa sautant de joie : « Ma chère maman ! s'écria-t-elle, que je suis heureuse d'avoir acheté la pauvre Jenny ! Vous m'avez dit souvent que des actes d'humanité ne manquaient jamais de recevoir leur récompense, sinon dans ce monde, du moins dans l'autre. Comme je vais être payée dans celui-ci, si son lait contribue à rétablir votre santé, et combien je bénirai l'heure où je l'ai préférée à la poupée dont j'avais tant envie ! »

Tous les matins, à sept heures, Rosa recevait des mains de la servante une jatte de lait, qu'elle présentait à sa bienfaitrice, et elle n'oubliait jamais, au même

moment, d'adresser en silence une prière à Dieu, pour que ce remède fût efficace.

Les prières de l'innocence montèrent au ciel : en peu de temps, le coloris de la santé remplaça, sur le visage de Mme Delval, la pâleur languissante de la maladie. Ce changement remplit le cœur de Rosa de joie et de reconnaissance ; elle ne manqua pas de le témoigner de la manière la plus touchante. Elle allait dans le verger ; et dans les transports de sa joie, elle s'adressait à son ânesse, comme si cette pauvre bête la comprenait :

« Ma chère Jenny, lui disait-elle en la caressant, quels beaux intérêts tu m'as payés pour ma pièce de dix francs ! Quel bienfait j'ai reçu de toi ! Avec la permission de Dieu, tu m'as rendu mon guide, mon ange tutélaire, ma tendre mère ! » Puis elle cueillait de l'herbe et la lui faisait manger dans sa main.

Un jour, tandis qu'elle se livrait à une de ces effusions d'un cœur reconnaissant, Mme Delval qu'elle ne voyait pas, l'entendit. Elle en fut charmée. Sa tendresse pour Rosa s'en augmenta. Elle disait souvent à Annette : « Je regarde Rosa comme une jeune plante que Dieu a confiée à mes soins, et qui se couvrira, grâce à lui, des fleurs les plus éclatantes et les plus abondantes de la vertu. »

Rosa devint la compagne fidèle de Mme Delval, à qui la promenade n'était agréable que lorsque sa fille adoptive accompagnait ses pas.

Elle lisait parfaitement bien tout haut, et les remarques qu'elle faisait sur ses lectures, malgré sa jeunesse, prouvaient un excellent caractère et un esprit juste.

Elle apprenait, avec un zèle soutenu, l'histoire, la géographie, la peinture, la musique, la grammaire, le dessin. Mme Delval ne négligeait rien pour orner et enrichir l'esprit de sa chère enfant.

IV. Bienfaisance.

Quelques années se passèrent ainsi ; Rosa n'était plus un enfant, mais une jeune personne d'une bonté angélique et d'une éducation parfaite.

Mme Delval, ne pouvant connaître au juste l'époque de la naissance de Rosa, célébrait chaque année le jour où elle l'avait trouvée. Ce jour devint une fête pour toute la maison. Rosa avait ce jour-là la permission de récompenser les soins des domestiques par quelques petits présents.

« Rosa, dit Mme Delval, le matin d'un de ces jours si fort désirés, jusqu'ici je ne t'ai donné que de petites sommes, tu étais enfant ; aujourd'hui, te voilà devenue une grande fille : prends cette bourse ; mon présent est plus considérable qu'il ne l'a été jusqu'ici. Fais-en l'emploi qui te conviendra le mieux. »

Après ces mots, Mme Delval, en quittant l'appartement, se déroba aux actions de grâces de Rosa, qui en examinant son cadeau, trouva que c'était une bourse élégamment brodée par sa bienfaitrice ; elle contenait cent francs.

Rosa courut alors demander à sa bienfaitrice, la permission de sortir avec Annette. Mme Delval la lui accorda.

La première visite de Rosa fut à l'école de charité ; là elle s'informa de la conduite de chacun des enfants, et d'après le compte qu'on lui en rendit elle leur distribua, au nom de Mme Delval, de petites récompenses.

Une des petites filles fixa principalement l'attention de Rosa par sa beauté, qui peut-être ressortait davantage parce qu'elle était assise près d'une autre dont la figure était assez commune et dont les yeux étaient constamment fixés sur son ouvrage. Comme Rosa allait sortir de l'école, la jolie petite fille, qui avait environ douze ans, alla, par ordre de la maîtresse, lui ouvrir la porte. Rosa, poussée par sa générosité naturelle, et séduite par la figure de cette petite fille, lui donna une pièce de deux francs, puis elle dirigea ses pas vers la chaumière de quelques pauvres gens que Mme Delval avait l'habitude d'assister. Elle fit de petits présents à de vieilles femmes hors d'état de travailler, et donna aux enfants des villageois quelque argent pour acheter des chaussures solides.

Après avoir célébré ce jour de fête par ces libéralités, Annette et Rosa prirent le chemin de la maison.

Comme elles passaient le long d'une petite haie, une voix cassée par l'âge et mêlée aux voix plus aiguës de deux enfants, attira leur attention.

« Tu es une méchante, disait une des deux petites filles à l'autre; et si je ne craignais d'affliger ta pauvre mère, qui est souffrante depuis si longtemps, j'irais me plaindre à elle; mais tu peux être sûre que je le dirai à la maîtresse. Je ferai mieux, car si je te surprends encore à jouer les vilains tours à ma grand'maman, quoique tu sois plus âgée que moi, je te châtierai de la belle manière. Quoi! parce que je souffre que tu me pincas, que tu déchires mes hardes, et que tu coupes les oreilles à mon petit chat, tu crois que je souffrirai tout! mais tu te trompes, je te prouverai le contraire. »

« Ma chère, disait la voix de la vieille, ne dispute donc pas avec cette méchante fille; il est bien vrai qu'elle m'a fait tomber à terre par malice et non par mégarde; mais, puisque je n'ai eu aucun mal, laisse-la : si elle vit assez pour devenir comme moi presque aveugle et boiteuse, elle se rappellera sa cruauté envers moi, aussi bien que ses autres malices; et ce sera peut-être pour elle une punition suffisante, car les infirmités de l'âge, avec une conscience troublée, sont dures à supporter.

— Je n'ai pas peur de ce que vous dites, reprit une troisième voix; si j'étais aussi laide que votre Marie, je pourrais m'inquiéter, mais je suis très-jolie, et tout

le monde m'aime. Oui, j'ai entendu à l'école Mlle Rosa dire tout bas à Annette, quand je leur ouvrais la porte, que j'étais très-jolie; et à cause de cela, elle m'a donné cette pièce de deux francs toute neuve, tandis qu'elle ne vous a donné à vous que vingt sous pour votre tricot. »

Rosa était d'un caractère naturellement doux, mais, en entendant ces paroles, il lui fut impossible de garder son sang-froid, elle se montra tout à coup à la méchante petite fille et lui dit d'une voix irritée :

« Je suis honteuse d'avoir été déterminée à vous accorder cette préférence par un motif aussi peu sensé, certes c'est pour la dernière fois; et maintenant que je connais votre caractère, bien loin que je vous trouve jolie, vous êtes laide et horrible à mes yeux. »

Puis s'adressant à la petite fille, qui soutenait sa grand'mère, elle ajouta : « Quant à vous, Marie (je pense que c'est votre nom), votre dévouement pour votre bonne grand'mère sera connu de Mme Delval, qui ne tardera pas à le récompenser. Pour le moment, tenez, voici cinq francs : achetez pour elle ce dont elle a le plus pressant besoin, vous entendrez bientôt parler de moi. »

A ces mots, Rosa disparut si promptement, que ni la vieille femme, ni la petite fille ne purent lui adresser leurs remerciements; elle se rendit à la maison en réfléchissant sur ce qui venait de ce passer. Après avoir fait quelques dons aux servantes, pour acheter des rubans, et aux domestiques pour avoir des gants, elle rejoignit Mme Delval, qu'elle trouva avec Annette.

« Eh bien! ma chère fille, dit la bonne dame, j'ai appris les dons que tu viens de faire. Annette m'a tout dit, je suis très-contente de ta conduite. Quant à ta prédilection en faveur de la beauté, c'est un travers, un défaut malheureusement trop commun, et si cette aventure peut te corriger, ta pièce de deux francs t'a porté un bon profit. Quant à la petite fille qui a si grand soin de sa vieille grand'mère, agis envers elle comme tu l'entendras, j'approuve à l'avance tout ce que tu voudras faire pour elle. »

On fit des recherches pour connaître la position de la grand'mère de Marie, qui s'appelait la mère Davis; on sut que non-seulement elle était fort avancée en âge et infirme, sans autre ressource que ce qu'elle ga-



« Ma chère Jenny, » lui disait-elle en la caressant. (Page 323, col. 2.)

gnait à l'aide de son rouet et de son tricot, mais qu'elle avait à sa charge, sa petite-fille Marie, orpheline.

D'après ces renseignements, Mme Delval résolut sur-le-champ de donner à la bonne femme trois francs par semaine. Rosa n'eut rien de plus pressé que de se charger de ce joyeux message.

« O mademoiselle, s'écria Marie, vous nous rendez aussi heureuses que des reines ; avec cela et ce que nous gagnerons en filant et en tricotant, nous aurons toujours notre armoire fournie de pain, et très-souvent même de viande, de lait et de beurre. Ma grand-mère sera maintenant proprement habillée ; elle aura une belle robe d'étoffe brune, un tablier de toile et un fichu de soie pour les dimanches ; car nous filerons et tricoterons comme de coutume, et peut-être aura-t-elle une mante pour l'hiver prochain. Oh ! quel bonheur ! je suis si joyeuse, que je puis à peine me contenir ;

mon cœur bat comme s'il voulait s'élancer hors de moi. »

sa méchante fille, en jouant un de ces tours perfides qui lui sont habituels, tomba sur du verre et se blessa



Achetez pour votre grand-mère tout ce dont elle a besoin. (P. 324, col. 2.)



Elle mit les dix francs dans la main de cet homme. (Page 322, col. 2.)

si rudement au visage que, si jamais elle en revient, elle sera très-défigurée. »

Rosa retourna chez elle en réfléchissant à la justice de la Providence qui, dans des vues sages et utiles

sans doute avait défiguré une petite créature vaine et orgueilleuse de sa beauté par un accident qu'elle regardait d'abord comme un malheur, mais qui par la suite pourrait devenir pour elle un bienfait. D.

(La fin au prochain numéro.)

UNE SOEUR DE PICCIOLA.

Quand vous serez plus grands, mes chers enfants, vous lirez avec délices un ouvrage rempli de pages touchantes et de nobles pensées, qui a pour titre *Picciola*. Ce mot veut dire, en italien, *petite*, et M. Saintine, l'auteur de ce charmant livre, a su faire d'une *petite fleur* l'intéressante héroïne de son roman. Cette gentille *Picciola* fut la consolation, l'amie, la compagne d'un prisonnier. Mais je m'arrête; mon récit serait trop pâle à côté de celui que vous lirez plus tard. Je me bornerai donc à vous conter l'histoire d'un pauvre enfant qui dut tout son bonheur à une bienfaisante sœur de *Picciola*.

Non loin du parc de Charnoy, où mourut la jolie *Picciola*, célébrée par M. Saintine, vivaient, sous leur toit de chaume, un bûcheron et sa femme, qui élevaient à grand'peine, car ils étaient très-pauvres, leur petit garçon, doux et faible enfant de six ans, sourd-muet de naissance. Cette cruelle infirmité, qui désolait les parents, était une cause incessante de souffrances ou d'ennui pour le petit Jacques, qu'elle condamnait à l'isolement; car, malgré son intelligence précoce et ses gestes expressifs, il faisait difficilement comprendre sa pensée aux enfants du village. Il ne se mêlait, d'ailleurs, que bien rarement aux jeux de ses camarades, parce que ceux-ci s'amusaient à le tourmenter de toutes manières; ils en faisaient leur jouet, l'accablaient de grossières et sottes plaisanteries. Ces enfants, cependant, n'étaient pas méchants; mais personne n'avait eu soin de leur faire comprendre que le malheur et les infirmités ont droit à nos égards et à notre compassion.

Jacques aimait donc mieux rester tout seul dans sa chaumière, que d'aller avec ceux qui le tourmentaient. Comme sa faible constitution ne lui permettait pas de suivre ses parents dans les bois, où ils travaillaient chaque jour à une grande distance de chez eux, Jacques vivait presque constamment seul. Durant ses longues heures d'abandon, sa plus grande distraction était de regarder les oiseaux qui voltigeaient d'un toit à l'autre, ou les beaux nuages blancs qui couraient sous le ciel bleu.

Un matin, plus triste encore que de coutume, Jacques était assis à l'entrée de sa cabane et fixait mélancoliquement ses regards sur la terre, lorsqu'un suave parfum vint le tirer de sa rêverie, en lui apportant un bien-être indicible. Il chercha aussitôt d'où pouvait venir cette senteur, et il découvrit, dans une des fissures de la chaumière, une giroflée de muraille aux jolis fleurons d'un beau jaune, veinés de pourpre. A la vue de cette simple fleur, Jacques se sentit tout joyeux; ils s'approcha d'elle pour la contempler et respirer de plus près son parfum; puis, guidé par l'instinct du cœur, il se prit à la débarrasser des mauvaises herbes qui l'étouffaient, et il courut chercher de l'eau pour l'arroser.

A dater de ce jour, le petit abandonné eut une occupation agréable et intéressante; de ce jour aussi, il fut moins malheureux, et sa figure, naguère si triste, prit une expression de joie intelligente que personne

ne lui avait vue jusqu'alors. En même temps, grâce aux soins assidus de son ami, la giroflée grandissait à vue d'œil. L'enfant passait une partie de ses journées à la contempler et à écarter d'elle tout ce qui pouvait lui nuire. Si une araignée tendait sa toile entre ses branches délicates, Jacques la chassait bien vite. Si quelques chenilles venaient à dévorer ses feuilles, Jacques était encore là pour détruire ces bêtes malfaisantes. Mais si de beaux papillons couleur de feu, ou de laborieuses abeilles au corsage velouté, ou bien encore de brillantes mouches aux ailes d'or, venaient se poser sur sa giroflée, Jacques, qui avait remarqué que ces jolis insectes ne lui causaient aucun dommage, se gardait bien de leur faire du mal et de les éloigner, car leur vol capricieux et leurs vives couleurs étaient encore pour lui un sujet de distraction et de remarques intéressantes.

Les longues journées de solitude du petit muet se trouvaient abrégées et charmées par son amie; il était si joyeux de voir sa jolie fleur grandir et multiplier ses fleurons comme pour le remercier, qu'il ne connaissait plus l'ennui, et que son regard, jadis abattu, prenait de plus en plus une expression de gaieté qui réjouissait le cœur de ses parents. Ses joues, toujours d'une pâleur malade jusque-là, se teintèrent d'une nuance rosée, signe d'une meilleure santé; son chétif corps prenait de la force... si bien que sa mère pleurait de joie en l'embrassant et disait à son mari :

« Voilà qu'il grandit, notre petit! il pourra bientôt venir avec nous au bois, et je ne serai pas tout un grand jour sans l'embrasser! »

Et en effet, le petit Jacques suivit ses parents dans la forêt, et commença à les aider selon ses forces.

Le bûcheron, voyant la transformation qui s'était opérée chez son fils, qui était devenu un enfant presque robuste, lui proposa de l'emmener avec lui un matin qu'il allait à la ville voisine conduire une charrette de fagots chez un médecin très-renommé. Jacques accepta bien vite, et vous jugez s'il ouvrit de grands yeux en apercevant toutes les belles choses qui frappaient pour la première fois ses regards! Il se croyait dans un pays enchanté; jamais il n'avait été si heureux.

Par un hasard providentiel, le médecin se trouvait chez lui lorsque le bûcheron y arriva. Il fit monter Jacques et son père dans son cabinet pour leur payer le prix de leurs fagots, et il adressa au petit garçon quelques paroles de bonté :

« Hélas! monsieur, lui dit le bûcheron, le petiot ne peut ni vous entendre ni vous répondre : il est sourd-muet... Mais, j'y songe, continua le bonhomme en tournant et retournant son chapeau dans ses mains d'un air embarrassé, vous devez connaître un remède pour guérir l'enfant?... Vous qui êtes un savant, mon bon monsieur, vous pourrez bien lui rendre la parole, puisqu'une giroflée lui a donné la gaieté et les couleurs que vous lui voyez.

— Comment, une giroflée? répéta le docteur avec étonnement.

— Eh bien! oui, monsieur; je n'y comprends rien; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis le jour où Jacques s'est mis dans la tête de soigner une giroflée qui a poussé par hasard dans une fente de notre chétive chaumière, il est tout guilleret, et il a grandi et se fortifie à vue d'œil. C'est à croire que sa petite fleur l'a ensorcelé.... pour le bien, j'entends. »

Pendant ce discours, le médecin avait attentivement examiné le petit Jacques, et, comme si une idée subite eût éclairé son esprit, il l'emmena dans le jardin et le conduisit devant une belle touffe de giroflées jaunes.... Alors, la figure du petit s'illumina d'une joie soudaine; ses yeux brillèrent d'intelligence et de bonheur, et, par mille signes, il essaya de faire comprendre au médecin qu'il possédait une fleur semblable et qu'il l'aimait de tout son cœur.

Le docteur était un de ces hommes dont toute la vie est une longue suite de bienfaits. Vivement intéressé par la pantomime expressive de Jacques, il proposa au bûcheron de faire entrer son fils dans un établissement de sourds-muets dont le directeur était son ami. Il lui dit que là, Jacques apprendrait à lire, à écrire, à compter, et qu'on lui enseignerait l'état qu'il préférerait. Le bûcheron crut d'abord que le médecin voulait se moquer de lui; mais, se rappelant ce qu'avait fait une simple fleur, il pensa que tout était possible par la volonté de Dieu, et il accepta l'offre du docteur.

Quant à Jacques, il ne consentit à quitter sa chaudière qu'à la condition d'emporter avec lui sa chère giroflée, qu'il soigna toujours avec la même sollicitude, malgré ses occupations nouvelles. Dès qu'il sortait de l'étude, il courait auprès de sa fleur chérie; il bêchait la terre autour d'elle, l'arrosait, la débarrassait des insectes nuisibles, la contemplait avec amour, comme au temps de sa solitude. C'est qu'il avait un cœur reconnaissant, le petit Jacques, et il comprenait qu'à sa giroflée il devait sa nouvelle existence.

Bientôt Jacques fut en état de converser avec le directeur de l'établissement, à l'aide de la langue si expressive des sourds-muets, c'est-à-dire par des signes. Alors il lui raconta ce qu'il devait à sa giroflée.... et il finit par avouer qu'il l'aimait mieux que personne au monde, après ses parents et le bon médecin son bienfaiteur.

Le directeur, touché des sentiments que Jacques exprimait avec une naïve émotion, s'intéressa particulièrement à lui, et, en peu d'années, le jeune élève devint le plus instruit parmi ses condisciples. Il s'appliqua surtout avec ardeur à l'étude de la botanique. S'occuper des plantes, c'était pour ainsi dire s'occuper sans cesse de sa bienfaitrice amie.

Plus tard, il apprit le dessin, puis la peinture; il fit dans cet art des progrès rapides, mais il ne voulut jamais peindre que des fleurs.

Jacques fut employé par un savant botaniste pour dessiner et peindre une riche collection de plantes rares. Il fit ce travail d'une façon si remarquable, que dès lors sa réputation commença. Il redoubla d'ardeur et devint, au bout de peu d'années, un des artistes les plus célèbres de la capitale. A chaque exposition, la foule s'arrêtait devant les tableaux du sourd-muet, où toujours une modeste giroflée s'abritait sous les plus riches fleurs.

Tous ceux qui ont visité l'atelier de l'artiste sourd-muet ont pu voir, appendu à la place d'honneur, un riche cadre contenant une branche de giroflée desséchée, au bas de laquelle une main reconnaissante avait tracé ces mots : *Je ne suis rien que par elle.*

Vous le voyez, mes chers enfants, une simple petite fleurette a changé, par sa douce influence, la destinée d'un enfant voué au malheur. O vous qui êtes les douces fleurs de la maison paternelle, faites donc à vos

parents, par vos tendres caresses et votre application au travail, une vie toute de bonheur! Et puis, qui sait si, en le priant bien, Dieu n'accordera pas à chacun de vous la grâce de devenir la Picciola de quelque infortuné dont vos bienfaits sécheront les larmes?

Mme GAEL.

VARIÉTÉS.

LES ILES FLOTTANTES.

A une demi-lieue de Saint-Omer s'étendait autrefois un vaste marais, d'où l'abbaye de Clairmarais, bâtie dans le voisinage, avait pris son nom. Les industriels habitants du faubourg de Saint-Omer en ont desséché une grande partie en creusant une multitude de canaux qui communiquent entre eux, et forment une sorte de labyrinthe aquatique dans lequel s'élèvent une quantité d'îles transformées en autant de champs ou de jardins dont les produits abondants récompensent le travail ingénieux des cultivateurs.

Dans ce vaste marais, on voyait jadis plus d'une douzaine d'îlots flottants couverts d'arbres, d'arbustes et de plantes. On s'y embarquait pour faire des parties de plaisir, et ces îlots, cédant à toutes les impulsions qu'on leur donnait, portaient la société qui se confiait à leur sol mobile dans toutes les directions de ce grand étang. Quelquefois on y mettait des bestiaux, et le pré flottant les emportait au milieu des eaux.

Le plus grand de ces îlots avait douze pieds, et le plus petit quatre ou cinq pieds de circonférence sur quatre à cinq pieds d'épaisseur; lorsqu'ils étaient trop chargés, ils s'enfonçaient, mais ils remontaient aussitôt qu'on les avait allégés.

Plusieurs de ces îlots se sont fixés ou ont disparu : il en reste encore quelques-uns qui présentent les mêmes singularités. Tous les ans, dans la belle saison, les habitants de Saint-Omer se portent en foule pour les visiter. Alors les îles flottantes sont le lieu d'une fête champêtre, et chacune d'elles porte une réunion joyeuse.

DEPPING.

LES ANIMAUX ANTÉDILUVIENS.

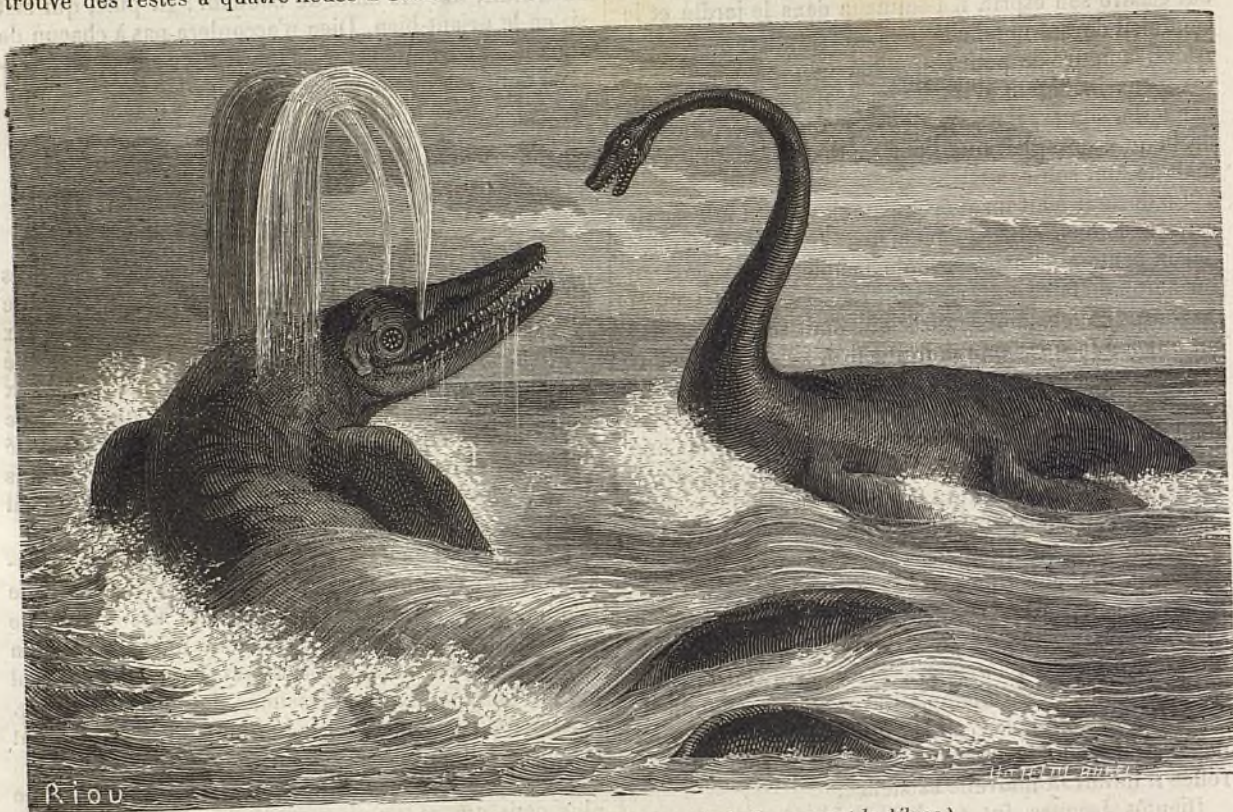
On trouve enfouis dans la terre, à diverses profondeurs, des débris d'animaux qui n'existent plus sur notre globe, et que l'on croit y avoir existé avant le déluge universel. On les nomme, à cause de cela, *antédiluviens*, c'est-à-dire *antérieurs au déluge*.

Dans le dessin ci-joint on représente quatre de ces animaux que l'on suppose vivants et en action.

L'*ichthyosaure* (ce mot signifie « lézard-poisson ») avait un museau de dauphin, un crâne de lézard, des pattes de cétacé, mais au nombre de quatre, et des vertèbres de poisson. On le trouve principalement en Angleterre et en Allemagne.

Le *plésiosaure* (ce mot signifie « se rapprochant du lézard ») avait de huit à neuf mètres de long; son corps était ovale, allongé, mou, au moins dans ses parties supérieures, pourvu en avant d'un très-long cou, portant une petite tête à mâchoires courtes, armées de dents en arrière; sa queue était petite, et sur les deux côtés étaient deux paires de membres entièrement penniformes et formés de doigts non distincts, sans ongles et entièrement cachés sous la peau. On a trouvé des débris de plésiosaures en Angleterre et en France.

Le mot *mégalo-saure* signifie « grand lézard. » On en a trouvé des restes à quatre lieues d'Oxford. Le célèbre Cuvier pense que c'était un animal marin grand comme la baleine et très-vorace.



L'Ichthyosaure et le Plésiosaure. (Vignette de la Terre avant le déluge.)

L'*Iguanodon* était une sorte de grand iguane. L'iguane est un reptile assez semblable au lézard, remarquable par le goître énorme qu'il a sous le cou et par une rangée d'écailles pointues qui forment une crête



L'Iguanodon et le Mégalo-saure. (Vignette de la Terre avant le déluge.)

sur le dos et la queue. L'iguane ordinaire, dont la taille atteint un mètre cinquante centimètres, est herbivore, et sa chair est estimée; son dos est bleu ou vert, et devient quelquefois, à sa volonté, ardoisé ou jaunâtre. L.